

Un grand inconnu

Lionel Groulx, ptre

Volume 9, Number 3, décembre 1955

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301723ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301723ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Groulx, L. (1955). Un grand inconnu. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 9(3), 347–360. <https://doi.org/10.7202/301723ar>

UN GRAND INCONNU

J'aurais dû intituler cette étude: *Un demi-inconnu*. En 1892, J.-Edmond Roy publiait, chez Mercier & Cie, Imprimeurs-Libraires, Lévis, les *Lettres du P. F.-X. Duplessis* de la Compagnie de Jésus (V-LXXXV: 1-303) accompagnées d'une notice biographique et d'annotations, et de trois Appendices (I-XXI). Mais combien ont lu et lisent encore l'ouvrage de J.-Edmond Roy? Combien connaissent la carrière extraordinaire de ce jeune Canadien de l'ancien Régime passé en France? Combien, même parmi ses frères, les Jésuites du Canada — qui savent pourtant tant de choses — connaissent cette gloire de leur Compagnie?

Mon dessein est très modeste. De la lecture des lettres et de quelques notes biographiques, je souhaiterais dégager, mettre en plus juste lumière, la figure d'un homme trop oublié, après la renommée extraordinaire dont il a joui en son temps. Peut-être aussi, exhumerai-je, du même coup, une menue tranche de la vie sociale en Nouvelle-France, et peut-être aussi, un document peu négligeable sur le sentiment religieux des masses populaires, en France, aux environs de 1760.

Sa famille

François-Xavier Duplessis, né à Québec le 13 janvier 1694, au temps de M. de Frontenac, était le quatrième enfant de Georges Regnard, sieur Duplessis et de Marie LeRoy, épousée en France. Baptisé le lendemain, il eut, pour parrain, François Provost, lieutenant de roi à Québec, et dame Louise-Élizabeth de Joybert, femme de M. de Vaudreuil, celui-ci alors commandant des troupes dans la colonie. Georges Regnard, champenois, venu au Canada en 1689, occupe d'abord un emploi au bureau de la trésorerie, devient trésorier des troupes de la marine, receveur de l'amirauté, puis en 1705, agent général et particulier de la Compagnie de la colonie conjointement avec M. de Lotbinière.

En tous ces emplois, il laisse la réputation d'un comptable honnête jusqu'à en être méticuleux. Homme « très vertueux et craignant Dieu, d'une grande droiture et fort désintéressé », assure la Mère Juchereau ¹. Concessionnaire d'un fief considérable en Acadie, sur les bords de la baie et de la rivière de Cocagne, fief qu'il ne semble pas avoir mis en valeur, il finit par acheter en 1699 la seigneurie de Lauzon. De ce jour il aurait pu devenir l'un des grands seigneurs de la Nouvelle-France. L'incendie du palais de l'intendant en 1713, désastre où périssent tous les papiers du trésor, engage la responsabilité du comptable. Il lui faut se défaire de sa seigneurie qui passe à Étienne Charest. Peu de temps après, le 30 octobre 1714, M. Duplessis décède, laissant à sa veuve, sa caution. Traitée durement par l'intendant Bégon, Madame Duplessis se verra forcée à l'impitoyable restitution d'une somme de 1,200,000 livres.

Avant sa venue au Canada, nous l'avons dit, le futur comptable avait épousé Marie Le Roy, de Chevreuse, près de Paris, qui possédait quelque bien. Débrouillarde, énergique, la veuve, à l'aide de quelques rentes sur l'Hôtel de Ville de Paris, et surtout par sa propre industrie, parvient à acquitter toutes les dettes de son mari. Il lui a laissé cinq enfants : trois garçons et deux filles : Joseph apparemment mort en 1716, François-Xavier, le futur jésuite, Charles-Denis, né en 1704, qui deviendra sieur de Moramont, aide-major des troupes de la colonie, puis prévôt des maréchaux ; Marie-Andrée, née en 1687, très connue sous son nom de religieuse hospitalière, Marie-Andrée de Sainte-Hélène ; Marie-Joseph-Genève, née en 1692, elle aussi hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Québec, sous le nom de Sœur de l'Enfant-Jésus.

Sans nul doute une famille exquise et qui, avant les grandes séparations, a dû vivre quelques années de bonheur. Les Duplessis habitent à Québec, rue des Pauvres (aujourd'hui, Côte du Palais) une fort jolie maison pourvue d'un jardin et d'un verger. Le cadet, Charles-Denis, s'il a passablement d'esprit, paraît avoir été un esprit léger, plus léger que malfaisant. Envoyé en France pour y faire ses études, il les y fait légèrement. Revenu

¹ *Les Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec* (éd. Jamet, Québec, 1939), 390.

au Canada, il aura été, selon toute apparence, le complice du jeune M. de Saint-Vincent dans l'évasion romanesque de la trop jolie et trop espiègle Louise-Andrée de Leigne. Et ce n'est pas le seul ennui que ce fils rieur et prodigue va causer à sa famille. Mais les deux demoiselles, Marie-Andrée et Marie-Joseph-Geneviève, ont de quoi faire oublier le jeune frère passablement étourdi. Ells possèdent toutes les qualités qui, aux yeux du monde, incarnent le charme féminin : de la beauté, de l'esprit, de la grâce, une exquise distinction. Charme qu'elles doublent l'une par l'autre. « Nous nous ressemblons si bien, écrit Marie-Andrée, que très souvent on nous prend l'une pour l'autre. »² Dans le petit Québec d'alors, si nous en croyons la chronique de leur temps, ces jeunes beautés auraient pu faire tourner bien des têtes, si un autre Fiancé ne les avait déjà fascinées. Les deux demoiselles Duplessis se feront hospitalières à l'Hôtel-Dieu de la capitale. Marie-Andrée va devenir l'annaliste de son hôpital, celle qui donnera le vêtement littéraire aux notes et souvenirs de la Mère Juchereau, et « avec tant de succès, disait-on, même de son temps, que cet ouvrage a été l'admiration de toutes les personnes de bon goût. »³ Geneviève, devenue sœur de l'Enfant-Jésus, trente ans dépositaire des pauvres, savait aussi écrire, et a laissé quelques petits ouvrages de piété.⁴

* * *

Le grand homme de la famille sera pourtant François-Xavier. Par ses deux sœurs il a appris le grand chemin de la vie. Collégien, souvent il les visite à leur grille. Il sera présent à la vêtue de sa sœur cadette. Déjà on le tient pour un enfant pieux, même s'il rêve d'être un jour évêque ou cardinal. L'un des premiers, il s'inscrit dans la Confrérie du Sacré-Cœur établie à Québec par Mgr de Saint-Vallier, en l'église des Ursulines.⁵ Étudiant au Collège des Jésuites, il a gardé grand souvenir de

² *Lettres du P. F.-X. Duplessis*, App. I, III (Désormais indiquées sous ce simple titre *Lettres*). Aussi lettre, LXXII, 280-281.

³ *Lettres*, app. III, XIV.

⁴ *Ibid.*, app. IV, XX-XXI.

⁵ *Lettres*, XXII.

deux Pères de la Compagnie, le Père Joseph Aubéry, le missionnaire des Abénaquis, et surtout le Père Étienne de Carheil. Auraient-ils été ses professeurs? Ils furent, à coup sûr, ses maîtres spirituels, surtout le Père de Carheil, noble esprit, resté, hélas, encore, même chez nous, l'*Admirable inconnu* d'Orhand.⁶ Missionnaire dans l'Ouest, le Père de Carheil était de retour à Québec en 1703 et demeura dans l'est. Le jeune Duplessis vénère le Père Carheil comme un saint authentique. A la mort de ce religieux, il l'invoque comme tel.⁷ Plus tard, ses sœurs religieuses lui ayant envoyé en France la ceinture du Père défunt, il en partage les morceaux avec ses amis, tout comme il garde en son oratoire une lettre du Père Aubéry et celles du Père Carheil, ainsi que des reliques.⁸ Voici comme, à l'époque, Marie-Andrée décrit son jeune frère dans une lettre à une amie d'outre-mer: « Mon frère est celui-là même qui voulait autrefois être évêque ou cardinal. Depuis qu'il est grand il n'a pas porté ses vues si loin; il est entré dans un ordre où on fait vœu de ne jamais accepter de dignités, il est dans la Compagnie de Jésus, fervent comme un ange et ne s'applique qu'à son devoir . . . »⁹

Départ pour la France

Le jeune Duplessis avait, en effet, quitté le Canada pour la France, y faire son noviciat dans la Compagnie. Il part en 1716. Il a vingt-deux ans. Sa correspondance avec ses deux sœurs religieuses, 78 lettres qui nous ont été conservées, écrites entre 1716 et 1759, nous fourniront désormais le principal document sur sa vie, tout comme elles nous peuvent renseigner sur la langue que pouvait alors écrire un élève du Collège de Québec.

Un état d'âme domine tout de suite en la vie du jeune religieux: l'esprit de détachement à l'extrême limite. Ses sœurs souhaiteraient qu'il parlât davantage de soi dans ses lettres, qu'il les renseignât sur les gens de son milieu, ceux à qui il se serait lié d'amitié. Le scolastique jésuite leur répond un peu roidement: « Je vous avouerai entre nous que je tâche de ne me lier et de ne

⁶ (Paris, Retaux-Bray (1890).

⁷ *Lettres*, 146.

⁸ *Lettres* du P. Duplessis, 142, 146, 257.

⁹ *Ibid.*, app. I, III.

penser qu'à Dieu et à ce qu'il m'ordonne de faire. Je pense à vous et à tous mes amis au St-Sacrifice de la messe, hors de là je n'ose me le permettre, et je n'ay jamais de plus heureux jours que quand je m'écarte moins de ce dessein que j'ai formé. »¹⁰ Un seul grand désir l'anime: devenir un apôtre. Encore simple scolastique, il se livre, avec une sorte de fougue à l'apostolat des âmes. La Providence s'est voulue servir de lui, pense-t-il, « pour faire rentrer dans les voyes du salut un assez grand nombre de personnes qui en étaient écartés ». En trois mois, il confesse n'avoir pas eu un quart de tems pour écrire au Canada. Et il raconte à ses sœurs les joies de ses premières conquêtes: « Ne plaignez point mon sort et mon embarras; vous connaissez trop le plaisir qu'il y a à travailler au salut des âmes pour me plaindre dans l'occupation que me donne ma vocation. »¹¹ Il adresse à ses correspondantes cette instante prière: « Permettez-moi donc de vous faire la même demande que je vous ai souvent faite: priez, priez, engagez tous ceux que vous connaissez à prier Dieu qu'il détruise entièrement en moi tout ce qui s'oppose à ses desseins et qu'il me donne toutes les dispositions d'un véritable apôtre. »¹² Conquérant ambitieux il veut que ses sœurs entrent dans les mêmes dispositions: « Dieu veut faire de vous deux Thérèse... Le siècle des Thérèse n'est pas passé. »¹³ Mais où vivra-t-il sa vie d'apôtre? En 1720, régent à Rennes, il a entendu un missionnaire d'Extrême-Orient. Le voici aussitôt qui se passionne pour les missions lointaines. Il rédige, comme il dit, « un petit écrit en latin » au Général de la Compagnie pour solliciter son envoi aux Indes, aussitôt finies ses études de théologie.¹⁴ Il s'abandonne pourtant aux mains de Dieu, et tout aussi volontiers se donnerait-il à l'emploi de missionnaire en France.¹⁵ Il n'en penche pas moins pour les Missions d'Orient et pour l'unique raison, écrit-il, « qu'on s'y sacrifie bien plus sûrement ». ¹⁶ Un seul souci le préoccupe par-dessus tout: en arriver à une décision: « Mon incli-

¹⁰ *Lettres* . . . , 66-67.

¹¹ *Lettres* . . . , 63, 64.

¹² *Lettres* . . . , 64.

¹³ *Lettres* . . . , 67.

¹⁴ *Lettres* . . . , 82.

¹⁵ *Ibid.*, 90.

¹⁶ *Ibid.*, 151.

nation à me consacrer au salut des âmes me fait attendre avec une espèce d'impatience le temps où je n'aurai plus que cette seule occupation.¹⁷ » On ne sera pas étonné qu'il songe aussi aux missions en Canada. Il s'y donnerait volontiers, avoue-t-il, bien déterminé néanmoins à ne se décider qu'après son 3^e an de noviciat, et après sa retraite de trente jours¹⁸. Ses supérieurs décideront pour lui. Le jeune Canadien ne devra penser ni au Canada ni aux missions étrangères¹⁹.

Le prédicateur de missions

Il sera donc missionnaire en France, c'est-à-dire prédicateur des grandes missions royales, une idée de Louis XIV, reprise à l'époque par la Compagnie de Jésus. Quels dons apporte-t-il à ce ministère? Nous raconterons tout à l'heure ses succès. Par quels dons spéciaux d'orateur les a-t-il obtenus? Nous en savons peu de chose. Totalelement apôtre, dédaigneux de la gloriole littéraire, cet improvisateur n'a rien laissé de ses discours. Les cantiques composés par lui et destinés à être chantés par les foules restent bien au-dessous de son talent et ne dépassent guère les fadeurs de la sentimentalité religieuse de toutes les époques. On nous a encore appris qu'il était bâti en athlète et pouvait parler de longues heures sans fatigue apparente. Il était beau, d'une beauté héritée, sans doute, de sa mère, « une des plus belles femmes de son temps au Canada »²⁰. Au surplus, en son temps de régence, il a été professeur de rhétorique. Sur sa manière, ses lettres nous renseigneront néanmoins quelque peu. Jeune scolastique, il s'exerce déjà à la prédication et donne des retraites de carême. Dès lors, son éloquence, on peut le voir, ne manque pas d'action. « Il me fallait parler trois ou quatre fois par jour, confie-t-il, et quelquefois une heure et demie de suite, ce que je faisais avec tant de mouvement qu'il me fallait changer de linge chaque fois. »²¹ Nous sommes encore à l'époque des longs sermons et des non moins longues endurance des foules chrétiennes. Un

¹⁷ *Ibid.*, 96.

¹⁸ *Ibid.*, 129, 157.

¹⁹ *Ibid.*, 156-157.

²⁰ J.-Ed. Roy, *Lettres*, lxxviii-ix.

²¹ *Lettres*, 90, 128.

Vendredi saint — c'est en 1725 — le prédicateur demeure quatre heures en chaire. Sa méthode, méthode d'improvisateur, il nous le confie encore, est celle de M. Glandelet, de Québec, qui « la veille qu'il devait prêcher, rangeait dans sa tête 2 ou 3 réflexions importantes et s'abandonnait pour le reste aux mouvements de l'esprit-saint.²² » Il s'entend à merveille dans l'organisation de cérémonies spectaculaires où trouve à s'ébranler la sensibilité des foules. Exemple, la parure ostentatoire qu'il imagine dans l'église des jésuites de Blois, pour détourner le peuple des spectacles profanes des jours gras: « J'avais fait placer tout au haut de la voûte de notre église un grand nom de Jésus qui paraissait tout en feu; autour de l'autel et du St-Sacrement il y avait environ 7 à 800 lumières toutes rangées par compartiment qui faisaient un spectacle si beau que plusieurs personnes furent assez grossières pour dire qu'elles croyaient que cela était plus beau qu'en Paradis. Dès une heure le monde s'assemblait pour le salut qui ne devait commencer qu'à 5 heures et demie par la procession des écoliers qui entrait dans l'église au son des tambours et des instruments. Le concours du monde fut si prodigieux dans notre église qui est bien grande qu'on rompit une balustrade de marbre qui sépare le sanctuaire du reste de l'église. Le second jour il fallut mettre vingt soldats à l'entrée du chœur pour rompre la foule. Pendant tous les trois jours on ne parlait dans la ville que du salut des Jésuites. Je vous avoue que je n'ai jamais rien vu de si beau. »²³

Il s'est assigné, pour spécialité, l'érection des calvaires. Il en érige à peu près partout où il prêche, calvaires qui deviennent des lieux de pèlerinages et parfois de miracles. C'est que sa théologie est surtout une théologie de la croix. Une lettre de 1738 nous révèle cet autre aspect de sa doctrine ou de sa méthode: « . . . j'ai arboré l'étendard de la croix dans toutes les villes où j'ai fait des missions et la dévotion à Jésus crucifié y a rappelé la piété et fait revivre la foi des premiers siècles de l'Église. »²⁴ Et là encore, avec son goût de remuer et de manier

²² *Ibid.*, 128.

²³ *Lettres*, p. 102.

²⁴ *Ibid.*, 200.

les foules, voici comme il procède : quatre solennités disposées sur neuf jours ; d'abord bénédiction solennelle d'une croix géante, 25 pieds de long, couchée dans l'église, mais destinée à être plantée en plein air ; pendant cette bénédiction, chaque assistant tenant élevé en main une croix ou un crucifix. A Rouen il bénit 70,000 de ces petites croix, en sorte que toute la rue est pleine d'un monde surmonté de crucifix ; troisième jour, adoration solennelle de la croix par le peuple et par tous les corps de la ville ; sixième jour, translation de la croix processionnellement, prêtres, gentilshommes, officiers, magistrats en robes de palais, se relayant les uns les autres, accompagnés de la masse populaire portant branches de laurier, cierges, flambeaux ou croix ; enfin plantation de la croix au chant du *Vexilla Regis prodeunt* avec sermon du Père ; puis, dernière adoration et retour à l'église au chant du *Te Deum*²⁵. Manifestement l'orateur jésuite possède à un haut degré le don de l'onction ; il émeut, il enflamme, il pleure et il fait pleurer²⁶. Les auditoires ne résistent pas à sa parole. Et quels auditoires larges, débordants, variés, ont bu la parole de ce prédicateur !

Comment ne pas s'étonner après cela, que son nom, ses extraordinaires succès aient été ignorés par les historiens de l'Église ou n'y aient obtenu qu'une sèche mention ? L'historien de la Compagnie de Jésus, Créteineau-Joly, fait observer J.-Edmond Roy, cite à peine en passant le nom du Père Duplessis. L'un des plus récents historiens de l'Église, l'abbé Fernand Mourret, ne le cite même pas. Il ne trouve à recueillir parmi les prédicateurs du 18^e siècle, que les noms de quelques obscurs prêcheurs qui, la plupart, ont plutôt déshonoré la chaire, par leurs déclamations rousseauistes ou semi-philosophiques. L'historien Mourret a naturellement retenu le nom du missionnaire Jacques Brydaine, un contemporain dont les succès, dans le sud de la France, n'ont pourtant pas dépassé ceux du Père Duplessis dans les provinces du nord. Et qui peut oublier que Brydaine doit, après tout, sa survivance dans les manuels littéraires, à un exorde qui est faux de l'abbé Maury ?²⁷

²⁵ *Lettres* . . . , 201-202.

²⁶ *Lettres* . . . , 200.

²⁷ Fernand Mourret, *Histoire générale de l'Église*, VI : 504-507.

Étrange oubli si l'on prend note que les triomphes oratoires du Père Duplessis ont vraiment tenu de l'extraordinaire et que les documents contemporains ne manquent point qui en ont conservé le souvenir. Pendant vingt ans au delà, il parcourt en tous sens les provinces du nord de la France, acclamé partout, prêchant, confessant avec une endurance qui tient du prodige, laissant derrière lui ce que nous appellerions une traînée de gloire, s'il ne s'agissait d'un homme de Dieu qui fut l'humilité même. Nombre d'évêques annoncent sa venue en leur diocèse par mandement spécial.²⁸ Mgr l'évêque duc de Laon écrit par exemple: « C'est par un effet singulier de la divine miséricorde que nous possédons un missionnaire célèbre que tous les diocèses s'empressent d'avoir et dont Dieu a béni les infatigables travaux et par des conversions innombrables et par des prodiges inouïs. Témoins ce qui se passe depuis près d'un an à la croix d'Arras. »²⁹ Apprend-on qu'un jour il succombe au travail, à la peine, aussitôt, dans plusieurs diocèses, on fait des prières publiques pour sa guérison.³⁰ Souvent il lui faut prêcher sur les places publiques, les églises ne pouvant contenir les foules.³¹ À Valenciennes, on vient le chercher de trois lieues, au chant des cantiques, et le canon salue son entrée dans la ville.³² Arras où il avait séjourné à ses débuts, tenait si fort à son apôtre qu'à l'heure où il dut partir pour ses tournées de mission, force lui fut de quitter la ville pendant la nuit, à la dérobée, les magistrats craignant de ne pouvoir réprimer une sédition, si le Père Duplessis partait en plein jour.³³

Ce ne sont pourtant pas là les meilleurs triomphes du missionnaire. Sa parole d'apôtre, son zèle lui en valent de plus solides. Il fut un incomparable convertisseur. Citons quelques faits: à Douay, dans un seul jour, ce sont 13,000 communiantes qui s'approchent de la sainte table³⁴. Ailleurs 150 confesseurs se cantonnent au confessionnal pendant les six semaines de la

²⁸ *Lettres* . . . , 191, 201, 238, notes.

²⁹ *Lettres* . . . , 195.

³⁰ *Ibid.*, 257.

³¹ *Ibid.*, xlv.

³² *Ibid.*, xlv.

³³ *Ibid.*, xlii-xliii.

³⁴ *Ibid.*, xlv.

mission. À Amiens, c'est à 20,000 communiants qu'il faut distribuer l'hostie de quatre heures du matin à midi. Le Père prononce son sermon de clôture sur l'esplanade, devant 40,000 personnes.³⁵ À Rouen, il faudra distribuer la communion hors de l'église, au cimetière et dans la rue.³⁶ Succès de foule que ceux-là; n'en croyons pas ce missionnaire inapte pour autant à une plus haute prédication et à de plus exigeants auditoires. Ses succès en province rebondissent fatalement au cœur même de la France. En 1739, il prêche à Saint-Médard de Paris.³⁷ La Reine d'Espagne veut qu'il prêche pour elle aux Carmélites de la rue Grenelle; M^{me} la Maréchale de Grammont le fait prêcher au Bon Pasteur.³⁸ En 1743, il donne une retraite à Saint-Sulpice où des princes et des maréchaux de France vont l'entendre.³⁹ Le Curé de Saint-Sulpice veut le retenir pour le Carême de l'année suivante dans sa paroisse « qui est la plus brillante station de Paris ». ⁴⁰ En 1744, il accepte enfin de prêcher un carême à Paris, toujours avec le plus grand succès. En 1745 il prêche à Saint-Laurent où il a « la consolation de voir plus de vingt mille personnes qui n'avaient presque jamais reçu d'autres sacrements que le baptême revenir sincèrement à Dieu ». ⁴¹ Entre temps il prêche des retraites au clergé; ⁴² il en prêche une autre au Collège Louis-le-Grand. ⁴³ Son plus étonnant triomphe, il l'a remporté, à ce qu'il semble bien, à Arras où il a débuté. En ce lieu-là le triomphe s'accompagne de prodiges. Il y a déjà planté une croix sur les remparts. Lorsqu'il y revient, quatre mois plus tard, il trouve la croix couverte d'ex-voto d'or, d'argent et de diamants. Ce jour-là même on y attache quinze cents bagues d'or et d'argent. Deux paralytiques, dont l'un immobilisé depuis 18 ans, viennent d'y être guéris. Des villes, des villages voisins, de l'étranger même, on accourt à la croix en procession ⁴⁴. Aussi-

³⁵ *Ibid.*, xliii-xliv.

³⁶ *Lettres* . . . , lvi.

³⁷ *Ibid.*, 203.

³⁸ *Ibid.*, 203.

³⁹ *Ibid.*, 237-238.

⁴⁰ *Ibid.*, 240.

⁴¹ *Ibid.*, 246.

⁴² *Ibid.*, 238.

⁴³ *Ibid.*, lxviii.

⁴⁴ *Lettres*, xlix, 196-198.

tôt connue l'arrivée du Père, la foule l'assaille. On le traîne dans une église, devant un enfant mort à qui les chats ont mangé le visage. Et que demande-t-on au Père ? Un miracle en bonne et due forme. On exige qu'il ressuscite cet enfant afin que le petit mort reçoive le baptême. Ému par la foi de ces braves gens, le missionnaire les invite à porter le cadavre au pied de la croix. Et voilà que tout à coup, le cadavre s'éveille, s'agite avec violence; le Père le baptise et l'enfant meurt une heure après ⁴⁵.

Le saint.

N'allons pas nous étonner de ces prodiges. En ce religieux il y avait plus qu'un grand orateur, plus qu'un grand missionnaire et un grand apôtre; il y avait un saint authentique. Les lettres à ses sœurs sont, à certains égards, décevantes. On y voudrait plus de détails sur sa vie, sa famille, sur ses déplacements, plus de commentaires sur les nouvelles qui lui viennent du Canada. Ses sœurs sollicitent ces sortes de choses. Il ne les effleure qu'en courant. Sa correspondance avec les deux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec prend invariablement la forme de dissertations spirituelles. Faut-il nous en plaindre si, par là, il nous révèle davantage le fond de son âme ? Et cette âme est certainement l'une des plus hautes de son temps. Il pratique un ascétisme rigide. Nous l'avons dit, sa théologie est celle de la croix. Avec quelle volonté passionnée il s'attache aux communes croix de la vie. Elles sont de lui ces lignes d'un accent pascalien: « Des contradictions et des croix de toutes parts au dehors, une désolation universelle au dedans et avec cela une détermination toujours forte d'aller à Dieu, voilà les vrais caractères de cette voie étroite que Jésus-Christ notre bon maître nous a tracé, heureux si à chaque moment de notre vie nous faisons un pas dans cette voie épineuse... Quel amour pour les souffrances ne conçoit-on pas quand, retiré dans sa chambre on embrasse amoureusement son crucifix, quand la bouche collée sur le cœur adorable de Jésus-Christ, on puise à la source de ces torrents de grâces et de consolations qu'il renferme. » ⁴⁶ Ses

⁴⁵ *Ibid.*, 197-200.

⁴⁶ *Lettres...*, 147.

prodigieux succès ne lui ont pas tourné la tête. On n'imagine guère âme religieuse plus détachée de la gloire humaine. Aux prédications solennelles, aux grands carêmes, il préférera toujours les retraites et les missions.⁴⁷ Il écrit, par exemple, en 1744 de Paris, où on l'a fêté: « Je m'arrache à tout ce qu'il y a de plus distingué dans le Royaume pour retourner en province exercer mes fonctions ordinaires, ce qui fait ma vraie consolation n'est pas le concours prodigieux que nous avons eu, mais des milliers de confesseurs qui donnant quatorze ou quinze heures au confessionnal pendant huit semaines, n'ont pu suffire pour rencontrer ceux qui se présentaient pour revenir à Dieu... »⁴⁸ « Dieu, dira-t-il encore, m'a fait la grâce de mépriser la faveur des grands et d'aimer les pauvres... Les reproches d'un très grand nombre de personnes à la cour sur ce que j'avais pris pour le carême la paroisse la plus éloignée du beau quartier de Paris, ne m'ont point ébranlé, et je bénis Dieu des « bénédictions qu'il y a répandu. »⁴⁹ Et voici un autre texte: « Je prêche maintenant dans deux des plus grandes paroisses de Paris, St-Sauveur et St-Laurent. Quelque bien qu'on y puisse faire, si la volonté de mes supérieurs ne m'y attachait pas, je travaillerais plus volontiers dans toute autre province où il y a communément plus de fruit et plus de consolation. »⁵⁰ Il y avait en lui un mystique et un homme d'action. Il sera le martyr de la chaire. Dans ses missions, il n'est pas rare qu'il soit jusqu'à six heures par jour en chaire.⁵¹ Il sera aussi le martyr du confessionnal. « Je suis presque tous les jours en chaire ou au confessionnal depuis trois heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, et mon bréviaire, il le faut dire pendant la nuit... »⁵² À propos d'une autre mission en Normandie, il écrit: « Pendant huit jours j'ai prêché deux ou trois fois par jour et confessé tous les jours depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir... »⁵³ Mais on a vu à quelles sources de vie intérieure, ce zèle s'alimentait.

⁴⁷ *Lettres* . . . , 135.

⁴⁸ *Ibid.*, 240.

⁴⁹ *Lettres* . . . , 247.

⁵⁰ *Ibid.*, 250.

⁵¹ *Ibid.*, 253.

⁵² *Ibid.*, 196.

⁵³ *Ibid.*, 138.

Je ne sais si le plus bel et le plus juste éloge qu'on lui ait jamais décerné, ne fut pas celui que sa sœur, Mère Andrée de Sainte-Hélène, écrivait un jour à une amie de France: « . . . vous n'ignorez pas Madame que j'ai un frere Jésuite, il est depuis quelques années à Arras où il fait beaucoup de bien, et quoique il y régente une classe de philosophie et prêche souvent, il confesse, il donne des retraites publiques et fait plus d'ouvrage lui seul que quatre autres, le ciel bénit son zèle par des succès qui étonnent ceux qui en sont témoins, c'est un très bon religieux plein de l'esprit de Dieu, doué d'une rare innocence qui n'a eu qu'à perfectionner les avantages de grâces qu'il a portés en religion, n'est ce pas grand sujet de joie pour des sœurs consacrées à Dieu, que d'avoir un frère dont il a la bonté de se servir comme d'un instrument propre à lui gagner des âmes . . . »⁵⁴

Avec tout cela, le religieux est resté profondément humain. Ayant appris la grave maladie de sa sœur de l'Enfant-Jésus, il lui écrit ces lignes tendres et délicieuses: « Quelque détachés que nous soyons du monde et de la vie, je suis plus sensible de vous voir mourir avant moy que de mourir moy même. »⁵⁵ Un autre jour il écrira aux deux petites religieuses: « Je puis vous dire avec autant de vérité que vous me le dites que vous êtes toute ma consolation et ma joie et que je n'ai de plus grand plaisir que quand je reçois de vos lettres. »⁵⁶ Un autre jour: « Depuis le peu de temps que je suis à Paris, j'ai vu M. de Lanouillier, et le plus grand plaisir qu'il m'a fait a été de me dire de vos nouvelles. »⁵⁷ On a vu qu'il serait volontiers revenu au pays natal. Il ne cesse de s'y intéresser. Ce pays reste, pour lui, son « cher Canada ».⁵⁸ À l'heure des suprêmes épreuves de la guerre de la conquête, il s'en afflige profondément. Le pays natal devient alors « notre pauvre pays ».⁵⁹ « Je suis bien sensible, écrit-il en 1755, à tous les malheurs de notre pauvre pays qui participe

⁵⁴ *Lettres . . .*, p. 161, note.

⁵⁵ *Ibid.*, 255.

⁵⁶ *Ibid.*, 266.

⁵⁷ *Ibid.*, 259.

⁵⁸ *Ibid.*, 278.

⁵⁹ *Lettres . . .*, 281, 282, 291.

d'une manière bien affligeante à tous les maux spirituels et temporels de la France. »⁶⁰

* * *

Sa mort.

Pendant trente ans il mène son existence d'incroyable activité. Puis viennent les années de la vieillesse, des infirmités et des épreuves. Sa mère est déjà morte au printemps de 1732⁶¹. Le 12 mai 1756 s'éteint sa sœur cadette, Mère de l'Enfant-Jésus. Le 23 janvier 1760, c'est au tour de Mère Andrée de Ste-Hélène. Pendant ce temps-là, les démêlés conjugaux de son jeune frère, le sieur de Morampont, lui causent les plus douloureux ennuis⁶². Puis ce sera la conquête anglaise du « cher Canada » ; le pays natal fermé pour jamais. Puis, en France, ce sera, en 1762, la suppression des Jésuites. Devenu le fils d'un ordre traqué, le plus renommé peut-être des prédicateurs de son temps va mourir dans l'obscurité — on ne sait même où — en décembre 1771, deux ans avant la suppression de son Ordre par le Pape Clément XIV.

Le nom de ce fils illustre du Canada mérite, ce nous semble, de ne pas sombrer dans l'oubli. Le Canada français se doit de l'annexer à son histoire.

Lionel GROULX, ptre

⁶⁰ *Lettres* ..., 289, 290.

⁶¹ *Ibid.*, xxxl.

⁶² *Ibid.*, 280-281.

N.B. — *La Revue d'histoire de l'Amérique française* a réussi à s'imposer dans bon nombre des grandes bibliothèques du monde: Londres, Oxford, Bibliothèque nationale de Paris, Vatican, Washington, New York, Harvard, Chicago, Utah, San Francisco, etc. Pourquoi ne s'imposerait-elle pas davantage en son propre pays ?